

L'Abbeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 5 MAI, 1881.

No. 31.

Esquisse sur la littérature allemande.

Nous sommes loin d'être insensible aux bonnes paroles que Monsieur le Consul Général de France a bien voulu nous adresser, mardi dernier, du haut de la chaire universitaire. Réellement, nous étions loins de prétendre à une attention aussi bienveillante et aussi distinguée : nous étions d'ailleurs si peu autorisés pour dire notre mot à la louange de l'illustre conférencier ; nous n'avons qu'un mérite, celui d'être l'interprète fidèle des sentiments de tous. Nous sommes de plus flattés de voir que le "Courrier des États-Unis," c'est-à-dire, le journal français le plus répandu qui soit en Amérique, s'est fait l'écho de notre voix pour acclamer une renommée si belle, un talent si élevé, qui a tant de droit à la reconnaissance du public littéraire de Québec.

Le cadre des deux dernières conférences était admirablement rempli : nous esquissons à grands traits.

La tournure panthéistique qu'avaient prise les principes allemands sous l'influence de Fichte, s'accroît surtout chez Schelling, son fervent disciple. D'après ce philosophe, Dieu, c'est la force qui se perfectionne, s'idéalise par une série d'efforts continus et constitue ainsi l'âme de l'univers. Cette force sommeille dans la pierre, végète dans la plante, s'élève à la sensation et à l'instinct dans l'animal, mais, c'est dans l'homme qu'elle atteint l'élément supérieur de son organisme, la raison, la conscience, le sentiment du beau, le désir de la perfection.

Hegel arrive pour prêter main forte à ce système. Le véritable être, suivant ce philosophe, c'est l'idée et la connaissance de nous-mêmes ; sans aucun doute, l'être humain est le produit des forces spontanées qui créent et font circuler la vie dans l'univers. L'histoire du genre humain, sa faiblesse native, sa vie primitivement sauvage, son perfectionnement graduel, la coopération de tous les peuples à l'augmentation de la richesse collective de l'humanité expriment infailliblement cette tendance cosmogonique. Il y a donc pour l'espèce humaine une loi : c'est le progrès, c'est-à-dire le perfectionnement continu des organes, de ses facultés intellectuelles, de sa puissance. Impossible d'en-

trevoir, d'imaginer le terme de ce mouvement ascensionnel ; le limiter serait couper les ailes à l'ambition et par conséquent constituer l'immobilité dans le bonheur et la gloire, ce qui répugne à la nature. Par ses travaux, ses luttes, son courage, l'homme peut devenir prudent comme Minerve, beau comme Apollon, savant comme les neuf Muses, fort comme Hercule, maître de l'espace et du temps, enfin un Dieu, et tout cela par la loi inviolable du progrès. Voilà le système Hégélien communément appelé *l'humanisme*.

Mais pour la réalisation de ce système, il faut une nation privilégiée, capable de tenir le sceptre de l'idéal, caractérisée par toutes sortes de proportions harmonieuses. Tout justement, c'est la race germanique ; il ne tient qu'à elle de sortir de son écaille, de rompre avec sa modestie. Contrarier son essor, limiter ses horizons, c'est retarder l'éclosion de la puissance divine. Anathème donc à ses ennemis. Anathème même à Dieu ; le monde s'est créé seul, sa conscience de même ; nul place pour un législateur inactif, tout s'explique clairement par les propriétés de la matière. L'âme, Dieu, la destinée humaine, la vie future d'après les initiateurs de cette philosophie, Moleschott et Büchner, sont des rêveries dont le vrai philosophe doit s'émanciper. La matière, d'après Büchner, enfante l'homme comme elle enfante les autres animaux, fatalement, sans le vouloir, et ainsi entre Saint Vincent de Paul et *Cartouche* il n'y a aucune différence.

Quel guide, quelle base pour la morale ! Schopenhauer s'en console facilement. Notre vie, dit-il étant une suite de désenchantements, le vrai philosophe ne doit désirer rien autre chose que la destruction : c'est l'état sans douleur qu'Epicure estimait le plus grand des biens et comme la manière d'être habituelle des dieux. Triste et déplorable, écueil contre lequel il n'y a de préservatif plus efficace que ce formulaire de la foi chrétienne : *Credo in Deum*. Là seulement, dit le conférencier se trouve le refuge contre le naufrage de la raison humaine.

Dans sa dernière conférence, Monsieur Lefavre nous a tracé le portrait du célèbre poète wurtembergeois, Uhland, que l'Allemagne acclama pour ses

compositions lyriques et ses ballades. Uhland abandonna la poésie pour se livrer à la politique, puis se retira dans la vie privée où il mourut en 1862.

Avec Uhland la poésie disparaît, ne trouvant plus d'inspiration dans un pays exclusivement livré au calcul de la haine et de l'ambition. C'est le tour des historiens. Se livrant avec une sorte d'ivresse à l'admiration de la force, pour eux, l'histoire a un tout autre sens que le sens général. Les Cimbres, les Teutons, Arioviste, sont les précurseurs de l'œuvre germanique ; Alaric, Genséric, Odoacre, sont des exterminateurs tutélaires qui, par une série de massacres bienfaisants, inaugurent une ère nouvelle et réparatrice sur la terre : tant il est vrai, a remarqué avec tant d'à-propos et de profondeur le conférencier, "que l'histoire, bien que l'institutrice des peuples, dépend des professeurs, et que souvent, au lieu de nous inspirer de la haine pour l'injustice et la tyrannie, elle excite en nous l'orgueil, l'ambition, l'idolâtrie du succès." C'est le culte de Mommsen dans sa fameuse histoire de Rome. Il n'a de sensible que pour les vertus guerrières ; Ciofrou a ses yeux n'est qu'un rhéteur, un bavard moderne ; mais César, ah ! c'est le messie politique réalisant un idéal : le pouvoir absolu sur la terre. Étrange aberration que cette force systématique ! Car partout, remarque le conférencier, "la tyrannie rencontre une barrière insurmontable dans la vitalité des croyances chrétiennes, source vivifiante, intarrissable, dans laquelle se retrempe les idées de droit. Tôt ou tard, l'oppressé est obligé de compter avec elles, et s'il s'obstine, il voit les obstacles se multiplier, le ruisseau qu'il se flattait d'arrêter devient un torrent qui l'emporte."

Ce culte de la force enfanta une politique dont l'audace a frappé l'Europe de stupeur et qui a pris pour axiome : *la force prime le droit*. L'élan étant donné, les résultats se firent sentir bientôt. L'Allemagne touchait l'objet de son ambition ; et, malgré ses efforts pacifiques et amicaux pour arrêter l'incendie, la France sortit de la lutte mutilée, affaiblie, obligée de sacrifier deux de ses plus belles provinces, l'Alsace et la Lorraine.

C'est à cette époque si douloureuse pour la France que nous nous sommes